

# LES LIVRES

*La Femme chez les Garçons* Mlle Jeanne Galzy  
Par Jeanne Galzy (Rieder) est une lauréate de race.  
Elle possède les caractéristiques de l'emploi.

Très bien douée, elle a beaucoup appris. Et, comme il convient, sa science est un brillant amalgame de philosophie creuse et de sensibilité verbale.

C'est ce qui fait son succès.

Quand elle veut s'appliquer, elle sait construire des phrases selon la technique littéraire la plus pure :

« Et pendant que j'écris maintenant, voici que le sourire du printemps éclate en rire sonore, que la mer me paraît plus bleue et l'azur du ciel plus ardent ; et que l'été s'avance, roux, dans un sursaut de lumière, l'été avec sa robe d'or... »

Très bien, élève Galzy ! Vous aurez un bon point.

S'il ne tenait qu'à moi, je décernerais même, volontiers, un prix d'encouragement à l'auteur de *La femme chez les garçons*.

Ce livre est rempli de bonnes intentions.

Mlle Jeanne Galzy qui fut chargée, pendant la guerre, d'enseigner l'histoire et la littérature à des lycéens, nous y fait part de ses impressions et de ses souvenirs.

Certaines anecdotes sont gentiment racontées. Quelques chapitres comme, par exemple, celui sur la personnalité collective des classes, sont même de qualité supérieure. D'autres, par contre, ne sont que du bavardage un peu prétentieux.

Mais ce qui ressort, le plus clairement, de la lecture de l'ouvrage, c'est que la jeune femme est un très médiocre psychologue.

Visiblement, elle est déroutée par ces adolescents déjà trop grands pour être fessés mais trop jeunes encore pour tenir le fouet.

Ils la choquent, à chaque instant, par leur grossièreté, leur brutalité, leur turbulence.

Evidemment, ce ne sont pas des filles.

Elle le regrette :

« Les doux, les maladifs, sont un objet de dérision et le surnom de « fille » leur est donné comme un blâme dont ils se sentent accablés. »

« Pauvres « filles » aux têtes rases, aux cols marins bien propres, aux yeux cernés ! Ce sont eux pourtant qui seront plus tard ces êtres d'exception qui apporteront dans la vie leur compréhension plus fine de participer des deux natures. »

Mais non, mademoiselle. Vous faites erreur, je vous assure. Il faut qu'un garçon soit un vrai garçon et qu'une fille soit une fille véritable. Les êtres hybrides ne donnent jamais rien de bon. Voulez-vous savoir ce que deviendront vos petits mignons « aux cols marins bien propres » et « aux yeux cernés » ? Lisez donc cette littérature invertie dont la « Nouvelle Revue Française » nous donne de si nombreux échantillons.

D'ailleurs, la gêne ressentie, par le professeur en robe, devant les manifestations viriles de ses élèves, est toute naturelle.

Mais Mlle Jeanne Galzy est, je pense, trop parfaitement « intellectuelle » pour s'abaisser à analyser des phénomènes d'ordre physiologique.



« Le corps, cette guenille... »

C'est pourquoi elle a des yeux et ne voit pas.

Elle ne voit ni dans les autres, ni en elle-même.

Et pourtant ses actes, tels qu'elle les rapporte, ne peuvent pas prêter à confusion.

Elle désire, en effet, libérer les garçons qui lui sont confiés de leurs préjugés sur les femmes.

Dans ce but, elle s'efforce de faire naître, dans leur esprit, l'image d'une compagne idéale qui ne soit pas seulement « la compagne de plaisir ou la servante. »

Elle évoque, devant eux, « le délicieux portrait de l'Amie à laquelle Maeterlinck a pensé en écrivant *La Sagesse et la Destinée*. »

Elle leur raconte les amours des grands poètes romantiques.

Elle leur lit des poésies passionnées.

Elle crée, enfin, dans sa classe, sans même s'en apercevoir, instinctivement, une véritable atmosphère sexuelle.

« Puis parfois, j'ai presque envie de me moquer de moi-même en constatant que, dans ma classe, l'amour a l'air d'être passé maître d'école. »

Elle note cela avec ingénuité, en passant, sans y attacher d'importance.

Et pourtant, cette simple remarque explique toute la psychologie de la femme chez les garçons. En sorte qu'on peut dire que ce qu'il y a de plus intéressant, dans l'ouvrage, c'est ce que l'auteur n'y a pas mis, mais que l'on parvient à deviner grâce à quelques réflexions naïves.

Le caractère qui domine tout le livre, c'est donc celui de cette jeune fille totalement déformée par ses études universitaires.

Elle croit connaître les hommes et les choses et elle n'a, de la nature, qu'une notion purement littéraire.

Elle essaye de s'analyser et elle ne découvre, en elle, que l'être factice et conventionnel qu'on a substitué à sa véritable personnalité.

Elle est en dehors de la vie.

Elle ne pourra y rentrer qu'en troquant sa qualité de femme savante contre celle, beaucoup plus honorable, de femme, sans épithète.

*Cent Haï-Kaï* René Maublanc, dont nos lecteurs connaissent la valeur, vient de faire paraître aux éditions du Mouton Blanc, *Cent Haï-Kaï*.

Le haï-kaï est un poème japonais qui enferme en quelques mots extrêmement brefs, des notations aiguës et précises, une fine suggestion poétique.

Maublanc s'est astreint à limiter ses haï-kaï à trois vers très courts non rimés. Dans une fort intéressante préface, il explique pourquoi.

Quoi qu'il en soit, ces haï-kaï français révèlent de la sensibilité, de la fantaisie et un impressionnisme souvent charmant, parfois émouvant.

Citons dans deux façons différentes :

Entre ciel et mer  
Son ventre blanc à l'air  
Alger la putain.

En pleine figure  
La balle mortelle

On a dit : au cœur — à sa mère.

Des poèmes inédits d'Emile Verhaeren viennent d'être édités par le *Mercur* de France, sous le titre : « A la vie qui s'éloigne. »

Comme presque toutes les œuvres posthumes, celle-ci n'ajoutera pas grand'chose à la gloire du disparu.

Toutefois, certaines pièces telles que « Les mariners d'Escaut », « Celle qui passe », « Le sommeil », « Le terrain vague est bleu... », peuvent prendre place à côté des bonnes compositions du poète.

Je signale, en outre, un livre qui nous a été adressé par un de nos abonnés : M. Lucien Gibot. Dans cet ouvrage « L'Humanité » (Editions de l'Ame Gauloise), l'auteur montre de façon originale, en un style clair, comment les sociétés évoluent, fatalement, vers le communisme.

M. Bernard Grasset nous a donné, dans ses *Cahiers Verts*, une réédition des maximes de Baltasar Gracian, traduites par Amelot de la Houssaie, sous le titre : « L'Homme de Cour ».

Nous ne pouvons que féliciter l'éditeur de nous avoir rendu cet intéressant ouvrage.

HENRI BRU.

*Les Traîne-la-Gloire* En avons-nous lu de ces livres par George Adrian d'anciens prisonniers de guerre, relatant avec complaisance, tantôt les souffrances que leur infligeaient à plaisir les féroces géoliers, tantôt les bons tours que, Français délurés et débrouillards, ils jouaient à des bourreaux aussi stupides que cruels !

Autant de récits dignes des services de la propagande française. C'est-à-dire rien.

Il est même curieux de constater combien fausse est

restée cette littérature de guerre particulière, inspirée par la captivité. En dehors d'*Une journée de douze heures*, le beau roman de Bonjean, dont j'ai rendu compte dans cette revue, en dehors de certains passages du livre de Jacques Rivière : *L'Allemand*, enquête tout à fait faussée dans l'ensemble par la méthode, exclusivement intellectuelle, de son auteur, il n'en reste rien après cinq ans. Quelle condamnation !

Les lecteurs de *Clarté* n'ont sans doute pas oublié ce court fragment publié dans notre revue et où G. Adrian contait de façon exacte et colorée, le grand remue-ménage d'un camp de prisonniers français en Bavière, à l'annonce de l'armistice. Ce récit était extrait d'un roman : *Les Traîne-la-Gloire*, paru cet hiver. Simplement, sans grandes phrases, George Adrian évoque les différents moments de sa captivité. Ce livre n'est pas d'un artiste, mais d'un témoin ; d'un honnête homme parfaitement sincère qui ne s'est pas aigri, comme tant de ces frères de captivité, à l'abri de patriotisme enragé et sommaire dont on nous avait munis pour aller à la guerre. Il a travaillé dans une houblonnière bavaroise, il a vécu, causé avec les Allemands. Il a vite découvert qu'ils étaient des hommes comme lui, avec le même cœur, les mêmes deuils, ou bien la même haine stupide qui enflamma les deux « arrières » affolés par le bourrage de crânes.

Le travail aux champs, l'accueil au prisonnier fait par la famille bavaroise, bonasse et sentimentale, ces pages-là notamment, retiennent l'attention du lecteur, s'imposent à lui par leur saveur douce, un peu fade peut-être, mais toute pleine de quotidienne vérité.

Si l'auteur glisse souvent dans un sentimentalisme trop facile, il a pourtant parfois de rudes réactions. Soit qu'il dénonce les thèmes chauvins toujours en honneur dans notre pays avachi sur sa victoire, soit qu'il fouette comme il le mérite cette France de l'arrière qui accueillait les rapatriés aux cris de « Chevaliers de la crosse en l'air ! »

Comment ne citerai-je point, pour finir, une des meilleures réflexions qui émaillent ce livre honnête :

« On nous rabat les oreilles avec l'instinct de guerre, écrit Adrian. Mettez une pioche aux mains grasses « du banquier, un balai entre les menottes de la dame « endiamantée, et ce fameux instinct de la guerre tombe vite. »

Quel intellectuel bourgeois, même le plus brillant, eût pu écrire cela ?

J. B.

## LIVRES REÇUS

Georges DUHAMEL : *Deux Hommes* (Mercure).

A. SIEGFRIED : *L'Angleterre d'aujourd'hui* (Crès).

R. DE LA VAISSIÈRE : *Anthologie poétique du XX<sup>e</sup> siècle* (Crès).

Paul PRIST : *Le Char ailé* (Kempen).

Upton SINCLAIR : *Cent pour cent* (Flammarion).

P.-J. JOUVE : *Prière* (Stock).

Léon FRAPIÉ : *La Manifestante* (Kempen).

Charles BELLAN : *Fleur de Lotus* (Edition *Monde Nouveau*).